



Revue-IRS



**Revue Internationale de la Recherche Scientifique
(Revue-IRS)**

ISSN: 2958-8413

Vol. 4, No. 3, Juin 2026

Kinshasa en présentiel, l'Europe en version mentale : autopsie d'une capitale habitée par des corps, mais gouvernée par des rêves d'exil

BOTONGA ELELU Joseph

Apprenant/Chercheur en formation en Sciences Politiques et Administratives, Faculté des Sciences Sociales, Administratives et Politiques, Université de Kinshasa (UNIKIN), République Démocratique du Congo.

Résumé

Kinshasa se présente comme une capitale paradoxale, habitée physiquement mais mentalement tournée vers l'Occident. Le mythe de « Mikili » y fonctionne comme une doctrine sociale implicite, faisant de l'Europe l'horizon ultime de réussite. Dans les discours quotidiens, partir devient une nécessité, presque une condition de dignité. Même les élites administratives et politiques ne sont pas étrangères à cette projection vers l'ailleurs. Les diplômes et les parcours académiques se transforment en passeports symboliques vers l'exil. Cette dynamique nourrit une « présence absente » : vivre ici tout en attendant que la vraie vie commence ailleurs. Le phénomène révèle une fatigue structurelle et une idéalisation entretenue par les récits diasporiques et les réseaux sociaux.

Ainsi, l'article interroge un exil moins géographique que mental, et ses implications pour l'avenir de l'État et de la société.

Mots-clés: Kinshasa, version, mental, autopsie, corps, rêve, exil.

Abstract

Kinshasa appears as a paradoxical capital, physically inhabited yet mentally oriented toward the West. The myth of "Mikili" functions as an implicit social doctrine, establishing Europe as the ultimate horizon of success. In everyday discourse, leaving becomes a necessity, almost a condition of dignity. Even administrative and political elites are not immune to this projection toward elsewhere. Degrees and academic paths turn into symbolic passports to exile. This dynamic fosters a form of "absent presence": living here while waiting for real life to begin somewhere else. The phenomenon reveals a structural fatigue and an idealization sustained by diasporic narratives and social media. Thus, the article questions an exile that is less geographical than mental, and explores its implications for the future of the State and society.

Keywords: Kinshasa, version, mental, autopsy, bodies, dream, exile.

Digital Object Identifier (DOI): <https://doi.org/10.5281/zenodo.20678197>

1. Introduction

Kinshasa est une ville étrange. Pas parce qu'elle est bruyante toutes les grandes villes africaines le sont mais parce qu'elle semble habitée par une population double. Une population physiquement présente, mais mentalement absente. Une population qui marche sur le sol de la capitale congolaise, mais dont les pensées prennent déjà un vol sans escale pour Paris, Bruxelles, Montréal, Chicago, Washington ou Londres. Bref, Kinshasa est devenue une salle d'embarquement permanente sans avion visible.

Dans cette ville, le mythe de « Mikili » ce rêve collectif de l'Occident comme horizon ultime du bonheur n'est plus un fantôme marginal. Il est devenu une doctrine sociale implicite, un système de pensée, presque une religion sans catéchisme, mais avec une foi massive et silencieuse. Ici, l'Europe n'est plus un ailleurs : elle est une finalité. Une promesse. Une obsession. Une manière d'exister par anticipation.

On pourrait croire à une exagération, mais il suffit d'écouter les conversations dans les taxis-motos, les salons de coiffure, les universités, ou même les bureaux administratifs : « frère, il faut juste partir », « ici c'est comment seulement », « là-bas au moins la vie est organisée ». L'Europe devient ainsi non pas un espace géographique, mais un argument de survie mentale.

Et paradoxalement, ceux qui sont censés incarner la stabilité du pays responsables politiques, cadres administratifs, élites intellectuelles ne sont pas toujours les derniers à nourrir ce rêve. Ce qui crée une situation presque surréaliste : un État où l'on gouverne un territoire que l'on ne rêve pas toujours d'habiter durablement. Comme si la gouvernance elle-même était un passage temporaire avant « la vraie vie ».

Kinshasa devient alors une ville d'absences paradoxales. Les corps sont là, mais les projections de soi sont ailleurs. Les jeunes étudient, non pas toujours pour construire ici, mais souvent pour « trouver la voie de sortie ». Les diplômés ne sont plus seulement des outils de carrière locale, mais des passeports symboliques vers un ailleurs fantasmé. Même les échecs scolaires semblent parfois interprétés comme des étapes retardant simplement le départ.

Dans cette logique, l'Europe joue le rôle d'un miroir déformant mais irrésistible. Un miroir dans lequel tout paraît plus stable, plus propre, plus organisé, plus juste. Peu importe la complexité réelle des sociétés occidentales, peu importe les défis d'intégration, de précarité ou de discrimination : dans l'imaginaire kinois, l'Europe reste le « plan A », et tout le reste ressemble à des plans B permanents.

Ainsi, Kinshasa devient une capitale paradoxale : une ville où l'on vit, mais rarement comme destination finale. Une ville habitée, mais rarement désirée comme horizon ultime. Une ville où l'on fait la queue pour exister ailleurs.

Ce phénomène ne relève pas seulement de la psychologie individuelle. Il traduit une construction sociale profonde, alimentée par des expériences migratoires réussies ou idéalisées, par les récits de diaspora, par les réseaux sociaux saturés d'images de réussite occidentale, et par une certaine fatigue structurelle face aux difficultés locales. Le mythe de Mikili n'est donc pas une illusion isolée : il est une production collective, une narration partagée, une fabrique d'espérance tournée vers ailleurs.

Mais le plus ironique et peut-être le plus tragique est que cette dynamique produit une forme de présence absente. Les Kinois vivent ici, travaillent ici, aiment ici, souffrent ici... mais projettent leur « réussite réelle » ailleurs. Comme si la vie locale était une répétition générale, et la vie réelle une première qui se joue hors scène.

On pourrait presque dire que Kinshasa est une ville en mode avion intérieur : connectée au monde réel par nécessité, mais connectée au monde rêvé par préférence.

Dès lors, une question s'impose avec une gravité presque ironique : **que devient une société lorsque la majorité de ses membres se projettent ailleurs, même sans bouger ? Et surtout, que devient un État lorsque son imaginaire collectif ne lui appartient plus entièrement ?**

C'est dans cette tension entre présence physique et exil mental que s'inscrit cette réflexion. Une tentative d'analyser, non pas seulement le désir de partir, mais surtout ce que ce désir dit de la manière dont on habite — ou dont on n'habite plus totalement — sa propre ville.

Kinshasa, dans cette perspective, n'est plus seulement une capitale africaine. Elle devient une métaphore vivante : celle d'un espace où l'on est là sans être vraiment là, où l'on appartient sans adhérer totalement, où l'on survit en attendant que la vraie vie commence ailleurs.

Et si, finalement, le véritable exil n'était pas géographique... mais mental ?

Une société dont l'imaginaire collectif migre massivement vers ailleurs, sans déplacement physique, entre dans une forme de dédoublement existentiel permanent. C'est une société qui se projette ailleurs sans bouger devient un étrange théâtre : les acteurs sont sur scène, mais tous rêvent du décor d'un autre pays. L'État, lui, continue de fonctionner comme une radio qu'on écoute distraitement, pendant que chacun imagine une autre fréquence, plus claire, quelque part en Europe. Peu à peu, la réalité locale perd de son poids symbolique, comme un vêtement qu'on porte sans vraiment le vouloir.

L'imaginaire collectif se fissure : ici on vit, mais là-bas on se projette, et entre les deux naît une forme de fatigue existentielle élégante, presque ironique. Même les projets nationaux semblent parfois concurrencer des billets d'avion invisibles. L'ironie, c'est que tout le monde parle d'avenir... mais souvent dans un autre fuseau horaire.

L'État devient alors une maison habitée, mais décorée mentalement ailleurs. On y paie les factures de la présence, tout en investissant ses rêves dans une autre bourse existentielle. Et pourtant, la vie continue ici, têtue, bruyante, avec ses taxis-motos, ses marchés et ses ambitions qui attendent d'être convaincues qu'elles méritent encore d'être locales.

2. Méthodologie adoptée : entretiens semi-directifs et observation de l'imaginaire migratoire

Dans le cadre de cette étude sur « Kinshasa en présentiel, l'Europe en version mentale », la collecte des données a reposé sur la méthode des entretiens semi-directifs, déjà mobilisée sur le terrain comme principal outil d'exploration des représentations sociales du mythe de Mikili. Cette approche a permis de saisir, au-delà des discours formels, les récits spontanés d'une population vivant entre ici et ailleurs¹.

Les entretiens ont été menés auprès de différents profils (jeunes, étudiants, chauffeurs de taxi-moto, fonctionnaires et responsables administratifs), tous unis par une caractéristique commune : la capacité à être physiquement à Kinshasa tout en ayant, au moins une fois dans la conversation, un aller simple mental pour l'Europe. L'enquêteur a ainsi parfois eu l'impression de conduire des entretiens géolocalisés... mais dans deux continents simultanément².

Le guide d'entretien, volontairement souple, a permis de suivre les digressions naturelles des enquêtés, souvent très éloignées de la question initiale. Une simple interrogation sur les conditions de vie pouvait rapidement se transformer en analyse comparative Kinshasa-Paris, avec escale émotionnelle à Bruxelles. Cette fluidité a été considérée comme une donnée en soi, révélatrice de l'ancrage du mythe de Mikili.

Les lieux d'entretien (arrêts de bus, salons, universités, bureaux) ont été choisis pour leur forte densité d'imaginaires migratoires. Il a été observé que plus le bruit ambiant de Kinshasa augmentait, plus les réponses se dirigeaient calmement vers des capitales européennes idéalisées, comme un mécanisme de compensation cognitive.

L'approche semi-directive a également permis de révéler une ironie sociologique constante : certains enquêtés critiquaient fortement les conditions locales tout en détaillant avec précision les procédures de visa, comme s'ils préparaient un départ déjà mentalement validé par entretien.

L'analyse des données issues de ces entretiens a été organisée autour des thèmes de la présence physique, de l'exil mental et de la projection migratoire. Chaque discours a été traité

¹ QUIVY, Raymond & VAN CAMPENHOUDT, Luc, Manuel de recherche en sciences sociales, Paris, Dunod, 2011, pp. 170–185.

² BLANCHET, Alain & GOTMAN, Anne, L'enquête et ses méthodes : l'entretien, Paris, Armand Colin, 2010, pp. 45–60.

comme un va-et-vient permanent entre le réel et le rêvé, entre « ici je vis » et « là-bas je me réalise ».

Cette méthodologie a ainsi confirmé que, dans le contexte kinois, l'entretien ne constitue pas seulement un outil de collecte de données, mais aussi un espace d'expression d'une double citoyenneté symbolique : celle du territoire habité et celle du territoire imaginé.

3. Kinshasa ou la ville de la présence absente

Les entretiens réalisés sur le terrain révèlent une constante troublante mais presque comique dans sa répétition quotidienne : les enquêtés vivent ici mais se racontent ailleurs. Un chauffeur de taxi-moto résume la situation avec une simplicité désarmante : « Ici on travaille pour survivre, là-bas on travaille pour vivre ». La phrase n'est pas une donnée isolée, elle devient une sorte de proverbe urbain non officialisé, une philosophie de trottoir qui circule plus vite que les politiques publiques.

Dans les salons de coiffure, les universités, les églises et même les bureaux administratifs, l'Europe apparaît comme une seconde langue officielle non déclarée. Elle n'est jamais enseignée, mais tout le monde la comprend. Le paradoxe relevé dans les discours est frappant : on critique le pays avec une précision chirurgicale, mais on idéalise ailleurs avec une tendresse presque naïve. Kinshasa devient ainsi un espace où l'on est physiquement enraciné mais psychologiquement en transit permanent, comme si chaque citoyen portait en lui une valise invisible déjà prête à être enregistrée³.

L'ironie du terrain est que même ceux qui n'ont jamais voyagé parlent de l'Europe avec une familiarité troublante. Certains décrivent Bruxelles comme on décrit un quartier voisin, avec des détails sur la « bonne organisation », la « ponctualité » ou encore la « vie facile », comme s'ils y avaient déjà vécu dans une version alternative de leur existence. Un étudiant interrogé affirme sans hésiter : « Là-bas même le temps respecte les gens ». Cette phrase, à la fois poétique et absurde, revient comme un refrain collectif.

Peu à peu, les entretiens révèlent une ville où l'imaginaire migratoire est plus structuré que certaines politiques publiques. On planifie des départs avec une rigueur administrative impressionnante, mais on improvise la vie quotidienne avec une endurance silencieuse. Le paradoxe devient presque ironique : les rêves sont mieux organisés que les réalités.

Dans cette dynamique, Kinshasa ressemble à une salle d'attente sans guichet d'appel. Les individus y vivent avec une patience active, une forme de suspension existentielle où chaque réussite locale est immédiatement comparée à une possibilité extérieure supposée supérieure.

³ FANON, Frantz, *Les damnés de la terre*, Paris, Maspéro, 1961, pp. 30–55.

Même les réussites professionnelles sont parfois vécues comme des étapes intermédiaires, des escales émotionnelles vers un ailleurs plus légitime.

Un fonctionnaire interrogé résume cette tension avec une lucidité mêlée de résignation : « On travaille ici, mais on investit mentalement ailleurs ». Cette phrase illustre une économie invisible du désir, où les efforts sont locaux mais les espérances globalisées. Le pays devient alors une sorte de chantier affectif temporaire, rarement pensé comme destination finale.

L'humour tragique du terrain apparaît aussi dans les conversations ordinaires. Dans un taxi-moto, un passager explique qu'il apprend déjà les « habitudes européennes » en regardant des vidéos sur son téléphone, comme si l'intégration commençait avant même le départ. Le chauffeur répond en riant : « Ici on s'entraîne pour une vie qu'on n'a pas encore obtenue ». Et pourtant, tout le monde acquiesce.

Ce qui frappe également, c'est la banalisation du départ comme horizon normal de réussite. Rester devient presque une exception à justifier, tandis que partir devient une évidence à organiser. Dans certains discours, la question n'est plus « si on part », mais « quand et comment ». Cette temporalité inversée transforme le présent en simple attente technique.

Ainsi, Kinshasa apparaît comme une ville où la présence physique n'annule pas l'évasion mentale, mais la structure. Les corps participent à la vie sociale, économique et familiale, tandis que les imaginaires circulent ailleurs avec une liberté presque totale. Cette dissociation produit une forme subtile de mélancolie collective : celle d'habiter pleinement un lieu que l'on n'habite jamais totalement dans son imaginaire.

Et pourtant, malgré cette tension permanente, la ville continue de fonctionner, de vibrer, de rire et de résister. Comme si Kinshasa elle-même avait intégré cette contradiction : être un point d'ancrage matériel pour des esprits en migration constante. Une ville qui survit non pas malgré l'absence symbolique de ses habitants, mais avec elle, comme une condition ordinaire de son existence contemporaine.

4. Genèse du mythe de Mikili : entre esclavage, colonisation et néocolonialisme symbolique

Les données empiriques croisées aux récits historiques permettent de comprendre que le mythe de Mikili n'est pas une invention spontanée ni une simple mode migratoire contemporaine. Il s'inscrit dans une longue durée historique, presque têtue, où les imaginaires ont été progressivement orientés vers ailleurs, jusqu'à faire de l'extérieur un centre de gravité psychologique. L'Europe, dans ce schéma, n'apparaît pas seulement comme un espace géographique, mais comme une construction symbolique héritée, consolidée et réinterprétée⁴.

⁴ MEMMI, Albert, *Portrait du colonisé*, Paris, Gallimard, 1957, pp. 85–110.

L'esclavage constitue la première grande rupture. Il ne s'agit pas seulement d'un déplacement forcé des corps, mais d'une extraction brutale de la dignité et de la maîtrise de soi. Le corps africain devient alors un corps déplacé, vendu, projeté hors de lui-même. Cette déterritorialisation initiale a laissé une trace profonde : celle d'un ailleurs imposé comme lieu de départ sans retour, inaugurant une mémoire de la mobilité contrainte⁵.

La colonisation, ensuite, a raffiné cette rupture en la transformant en hiérarchie. Elle n'a pas seulement dominé des territoires, elle a structuré des imaginaires. Le centre de gravité du monde devient ailleurs, et l'Europe se positionne comme référence de modernité, de rationalité et de réussite. Dans ce contexte, les récits observés aujourd'hui dans les entretiens trouvent une continuité troublante : réussir, c'est souvent « ressembler à », plutôt que « être soi ». Un enquêté le formule avec une ironie presque involontaire : « Ici, même pour être moderne, il faut copier ».

Le néocolonialisme, quant à lui, n'impose plus directement, il influence. Il agit par circulation d'images, par hiérarchies économiques, par modèles éducatifs importés et par imaginaires globalisés. Les entretiens montrent que cette phase est peut-être la plus efficace, car elle ne force plus le départ : elle le rend désirable. L'ailleurs devient non plus une contrainte historique, mais un idéal affectif⁶.

C'est dans ce contexte qu'un étudiant interrogé résume avec une lucidité ironique : « Même pour réussir ici, il faut prouver que ça ressemble à là-bas ». Cette phrase, simple en apparence, condense une structure mentale profonde : l'idée que la légitimité locale passe par une validation extérieure implicite. L'ironie est que même les critères de réussite interne semblent parfois externalisés.

Les discours recueillis montrent ainsi que Mikili n'est pas uniquement un rêve contemporain de mobilité économique. Il est une continuité historique transformée en aspiration moderne. Le départ n'est pas seulement un choix individuel, il est souvent perçu comme une suite logique d'un récit collectif ancien, où l'ailleurs a toujours été chargé d'une valeur supérieure.

On observe également une forme de transmission intergénérationnelle de cet imaginaire. Les parents encouragent parfois les enfants à « tenter leur chance ailleurs », non par rejet du pays, mais par une forme de réalisme mélancolique intégré. Comme si rester était une option courageuse, mais risquée, et partir une option incertaine mais socialement validée⁷.

⁵ SAID, Edward, *Orientalism*, New York, Pantheon Books, 1978, pp. 1–28.

⁶ MBEMBE, Achille, *Critique de la raison nègre*, Paris, La Découverte, 2013, pp. 25–50.

⁷ BOURDIEU, Pierre, *La domination masculine*, Paris, Seuil, 1998, pp. 52–70.

L'humour involontaire du terrain apparaît lorsque certains enquêtés décrivent des pays européens qu'ils n'ont jamais visités avec une précision presque touristique. L'un d'eux affirme : « Là-bas même les problèmes sont bien organisés ». Cette phrase, à la fois ironique et révélatrice, montre à quel point l'imaginaire a parfois remplacé l'expérience.

Ainsi, le mythe de Mikili fonctionne comme une mémoire recomposée : une mémoire qui ne se souvient pas seulement du passé colonial, mais qui le réinterprète en aspiration contemporaine. L'ailleurs n'est plus subi, il est désiré, parfois même anticipé avec enthousiasme.

Mais derrière cette dynamique se cache une mélancolie collective subtile. Celle d'un peuple qui admire ailleurs avec intensité tout en continuant à vivre ici avec endurance. Une forme de coexistence paradoxale entre attachement réel et projection constante. L'histoire n'a donc pas disparu : elle s'est transformée en imaginaire mobile, parfois ironique, souvent silencieux, toujours persistant.

5. Diagnostics des entretiens : école, crises et élites déconnectées

Les entretiens réalisés sur le terrain font émerger trois foyers majeurs de reproduction du mythe de Mikili, comme trois engrenages qui, ensemble, alimentent silencieusement la mécanique de l'imaginaire migratoire. Ce qui frappe d'abord, c'est que ces dynamiques ne sont pas isolées, elles s'entrelacent, se renforcent et finissent par produire une évidence sociale presque naturelle : partir semble plus cohérent que rester.

Le premier foyer est le système éducatif, perçu par de nombreux enquêtés comme un espace de décalage structurel. Les programmes scolaires, souvent jugés importés, donnent l'impression d'un enseignement qui prépare davantage à « ailleurs » qu'à ici⁸. Les contenus pédagogiques, les exemples utilisés et même les références culturelles semblent parfois raconter une autre réalité que celle vécue quotidiennement⁹. Un enseignant interrogé résume cette tension avec une ironie lucide : « On enseigne aux enfants comment vivre ailleurs avant de leur apprendre comment vivre ici ». Cette phrase, répétée sur le terrain sous différentes formes, traduit une forme de paradoxe éducatif où l'apprentissage devient une porte de sortie symbolique avant d'être un outil d'ancrage local.

Dans les classes observées à travers les récits des enquêtés, il apparaît que les élèves connaissent parfois mieux les capitales européennes que les provinces de leur propre pays.

⁸ BAZIN, Jean, *Anthropologie de la migration*, Paris, Karthala, 2009, pp. 75–95.

⁹ NGANDU, M., *Sociologie des imaginaires africains contemporains*, Kinshasa, PUK, 2015, pp. 101–120.

L'humour involontaire du système réside dans ce décalage : on apprend à rêver global avant d'apprendre à comprendre local. L'école devient ainsi un espace de fabrication d'un imaginaire mobile, où la réussite est souvent pensée en termes d'exportation de soi.

Le deuxième foyer est celui des crises économiques. Le chômage massif, la précarité structurelle et l'informalité généralisée ne sont pas seulement des réalités matérielles, elles deviennent des producteurs d'imaginaire. Dans les entretiens, l'Europe apparaît moins comme un choix que comme une réponse automatique à l'incertitude locale. Un jeune interrogé le formule avec une simplicité désarmante : « Ici on essaie, là-bas on construit ». Cette opposition, répétée presque mécaniquement dans les discours, transforme la migration en horizon de rationalité sociale.

L'ironie du terrain est que même les projets de réussite locale sont souvent pensés comme temporaires. On entreprend ici avec la conscience implicite que la stabilité réelle se trouve ailleurs. L'économie informelle, loin de produire uniquement de la survie, produit aussi une pédagogie de l'attente : attendre mieux, attendre ailleurs, attendre plus loin. Ainsi, la crise ne détruit pas seulement les structures économiques, elle restructure les rêves.

Le troisième foyer concerne les élites politiques et administratives. Les entretiens révèlent une contradiction particulièrement sensible : ceux qui incarnent l'autorité de l'État sont parfois perçus comme les premiers à nourrir un imaginaire d'ailleurs. Plusieurs enquêtés évoquent, avec une ironie mêlée de résignation, une forme de gouvernance transitoire, où l'engagement local semble parfois temporaire. L'image revient souvent : un État géré comme une escale.

Cette perception produit une dissonance symbolique forte. L'État devient un navire où certains passagers semblent déjà observer d'autres ports, pendant que d'autres continuent à réparer la coque en espérant qu'il reste encore navigable¹⁰. Un fonctionnaire interrogé résume cette situation avec un humour amer : « On nous demande de croire au voyage alors que le capitaine prépare déjà son débarquement ».

Ce triple diagnostic école déconnectée, économie incertaine, élites ambivalentes ne fonctionne pas séparément. Il produit une atmosphère générale où le départ devient non seulement désirable, mais logique. L'imaginaire collectif se nourrit ainsi de cohérences dispersées mais convergentes.

Pourtant, au cœur de cette dynamique, une forme de mélancolie persiste. Celle d'une société qui continue à fonctionner avec intensité tout en doutant de sa propre centralité. Les individus travaillent, étudient, construisent, mais une partie d'eux reste en projection constante ailleurs.

¹⁰ DUBET, François, *Le déclin de l'institution*, Paris, Seuil, 2002, pp. 140–160.

L'humour du terrain vient souvent masquer cette tension : on rit de vouloir partir, on plaisante sur les visas, on caricature l'Europe... mais on la pense sérieusement.

Ainsi, les entretiens révèlent moins une fuite réelle qu'une organisation mentale du départ. Une société où les structures éducatives, économiques et politiques ne produisent pas seulement des citoyens, mais aussi des imaginaires en transit permanent.

6. Vers une reconstruction de l'imaginaire national

Les entretiens réalisés sur le terrain montrent, malgré la densité des désillusions et des projections migratoires, une piste centrale qui revient avec insistance : le problème n'est pas uniquement matériel, il est profondément symbolique. Autrement dit, ce n'est pas seulement la pauvreté qui pousse à rêver ailleurs, mais aussi la manière dont le pays est raconté à lui-même. Kinshasa ne souffre pas seulement de ses réalités, elle souffre aussi de ses récits.

Dans plusieurs discours recueillis, une idée revient comme un murmure constant : le pays n'est pas absent de potentiel, il est absent de narration valorisante. Un enseignant interrogé résume cette tension avec une ironie douce-amère : « On apprend aux enfants les richesses du monde, mais rarement celles qu'ils marchent dessus chaque jour ». Cette phrase, presque banale dans sa formulation, traduit une profonde crise de reconnaissance symbolique.

Il ressort ainsi une nécessité urgente de reconstruction d'un imaginaire national capable de rivaliser avec l'imaginaire migratoire. Non pas en niant le désir d'ailleurs, mais en rééquilibrant le regard. L'idée n'est pas de fermer les horizons, mais de rendre visibles ceux qui existent déjà. Dans cette perspective, l'éducation devient le premier champ de transformation.

Les entretiens convergent vers une intuition forte : l'école ne peut plus seulement être un espace de transmission de savoirs abstraits, elle doit devenir un lieu de fabrication d'appartenance. Dès la maternelle, il s'agirait d'enseigner non seulement des contenus, mais une relation affective au pays. Non pas une fierté aveugle, mais une fierté informée, critique, consciente de ses limites mais aussi de ses possibilités.

Un jeune enquêté formule cela avec une lucidité presque désarmante : « Si on nous disait que ce pays peut aussi être un rêve, on ne le verrait pas seulement comme une salle d'attente ». Cette phrase condense à elle seule toute la tension du terrain : le pays est vécu comme un espace de transit, rarement comme un horizon de projection.

Dès lors, plusieurs pistes émergent des entretiens, comme des fragments de solutions encore dispersées mais cohérentes dans leur direction :

Il devient nécessaire de revaloriser l'histoire nationale dans les programmes scolaires, non comme un récit figé, mais comme une histoire vivante, habitée, contradictoire, mais assumée. Il ne s'agit pas de glorifier, mais de contextualiser.

Il est également indispensable d'intégrer les ressources économiques, culturelles et sociales locales dans les apprentissages. Apprendre à nommer ce qui existe ici, avant de rêver systématiquement à ce qui existe ailleurs.

Une pédagogie de fierté critique doit être promue, capable de dire à la fois ce qui fonctionne et ce qui dysfonctionne, sans basculer dans le rejet systématique de soi.

La communication publique devrait davantage valoriser les réussites locales, non comme propagande, mais comme rééquilibrage symbolique d'un imaginaire saturé d'ailleurs.

Enfin, la reconstruction de la confiance institutionnelle apparaît comme une condition structurelle. Les discours des enquêtés sont clairs : l'imaginaire national ne peut être restauré sans une perception de cohérence entre parole publique et réalité vécue.

Mais au-delà de ces mesures, les entretiens révèlent un enjeu plus profond : transformer la perception collective du pays. Passer d'un espace subi à un espace pensé. D'un lieu d'attente à un lieu de projection. D'un territoire de passage à un territoire d'appartenance.

L'ironie du terrain, presque tragique dans sa simplicité, est que tout le monde veut partir... mais personne ne sait vraiment décrire pleinement ce qu'il laisse derrière lui. Comme si le pays était à la fois omniprésent dans la vie quotidienne et absent dans l'imaginaire collectif. On le critique avec précision, on le traverse avec habitude, mais on le raconte rarement avec désir.

Ainsi, la reconstruction de l'imaginaire national apparaît moins comme un projet idéologique que comme une nécessité existentielle. Car une société ne tient pas seulement par ses infrastructures ou ses économies, mais aussi par la manière dont elle se raconte à elle-même. Et pour l'instant, à Kinshasa, ce récit semble encore hésiter entre la réalité vécue et le rêve importé.

7. Conclusion

Au terme de cette traversée dans les imaginaires kinois, une évidence s'impose avec une ironie presque silencieuse : Kinshasa ne manque pas de vie, elle manque surtout de récit partagé sur sa propre vie. Les corps y sont pleinement présents, actifs, bruyants, inventifs, mais les esprits, eux, semblent souvent déjà en transit administratif vers un ailleurs mieux narré. Ainsi se referme ce paradoxe : une capitale debout, mais un imaginaire souvent assis dans un avion invisible.

Les entretiens ont montré que le mythe de Mikili ne relève ni d'une simple illusion individuelle, ni d'un caprice générationnel. Il est une construction historique, sociale et institutionnelle, nourrie par des héritages lourds, des crises persistantes et des systèmes de représentation parfois déconnectés du quotidien vécu. L'école prépare à ailleurs, l'économie pousse à ailleurs, et parfois même les élites regardent ailleurs tout en gouvernant ici. Résultat : l'ailleurs devient moins un choix qu'un réflexe collectif.

Mais l'ironie la plus subtile du terrain reste celle-ci : on critique fortement Kinshasa, on la compare constamment, on la juge sévèrement... tout en continuant à y construire sa vie, ses amours, ses luttes et ses rêves les plus concrets. Comme si la ville était à la fois un lieu de fatigue et un lieu d'attachement impossible à quitter symboliquement.

Cependant, réduire cette réalité à une fatalité serait intellectuellement paresseux. Car dans les marges des discours, dans les voix plus discrètes, dans certains regards aussi, une autre possibilité apparaît : celle d'un réancrage de l'imaginaire. Non pas un enfermement, mais une réappropriation. Non pas une négation de l'ailleurs, mais une réhabilitation de l'ici.

La véritable provocation scientifique de ce travail est peut-être celle-ci : et si le problème n'était pas que les Kinois rêvent trop de l'Europe, mais qu'ils ne rêvent pas encore assez de leur propre pays de manière crédible, structurée et partagée ? Car un peuple ne quitte pas seulement un territoire quand il le peut, il le quitte surtout quand il cesse de s'y imaginer pleinement.

Ainsi, Kinshasa apparaît comme une ville en attente non pas de départs, mais de reprogrammation symbolique. Une ville où l'enjeu n'est pas de fermer les portes de Mikili, mais de rouvrir celles de l'imaginaire national. Et peut-être qu'un jour, dans un taxi-moto ou un salon de coiffure, quelqu'un dira avec la même conviction qu'on réserve aujourd'hui à l'Europe : « Ici aussi, on peut réussir sans demander la permission ailleurs ».

En attendant, Kinshasa continue de vivre sa contradiction avec un certain génie tragique : celle d'une ville où l'on est profondément là... tout en rêvant ailleurs avec beaucoup de sérieux. Et c'est peut-être là, finalement, que commence la vraie question : comment revenir mentalement chez soi, sans cesser de vouloir aller loin ?

Références Bibliographiques

1. QUIVY, Raymond & VAN CAMPENHOUDT, Luc, Manuel de recherche en sciences sociales, Paris, Dunod, 2011.
2. BLANCHET, Alain & GOTMAN, Anne, L'enquête et ses méthodes : l'entretien, Paris, Armand Colin, 2010, pp.
3. BOURDIEU, Pierre, La domination masculine, Paris, Seuil, 1998.
4. FANON, Frantz, Les damnés de la terre, Paris, Maspero, 1961.
5. MEMMI, Albert, Portrait du colonisé, Paris, Gallimard, 1957.
6. SAID, Edward, Orientalism, New York, Pantheon Books, 1978.
7. NGANDU, M., Sociologie des imaginaires africains contemporains, Kinshasa, PUK, 2015.
8. MBEMBE, Achille, Critique de la raison nègre, Paris, La Découverte, 2013.
9. DUBET, François, Le déclin de l'institution, Paris, Seuil, 2002, pp.
10. BAZIN, Jean, Anthropologie de la migration, Paris, Karthala, 2009.